

Partira, partira pas ? A 66 ans, Claude Durand s'amuse des rumeurs qui courent sur son éventuel départ. Déconcerter le Landernau semble le combler. Petit tour d'horizon après la sortie du livre de Philippe Cohen sur BHL et avant le déménagement de Fayard.

## Claude Durand

### « Les cabales vous incitent à rester »

**d**eux ans tout juste après avoir publié le livre de Pierre Péan et de Philippe Cohen sur *Le Monde*, vous vous attaquez à une autre institution, Bernard-Henri Lévy, avec la biographie que lui consacre Philippe Cohen. Souhaitez-vous vous installer définitivement dans le rôle de l'empêcheur de tourner en rond ?

Philippe Cohen m'avait parlé de ce projet lorsqu'il achevait de travailler sur *La face cachée du « Monde »*. Cela correspondait à une idée que j'avais moi-même en tête après avoir lu un sondage édifiant dans la presse : il s'agissait de désigner l'intellectuel français le plus influent. Bernard-Henri Lévy arrivait numéro un, de loin. Que l'influence devienne une quantité mesurable, déjà, m'avait intrigué. Aurait-on choisi un tel critère d'appréciation il y a cinquante ans ? Quoi qu'il en soit, que Bernard-Henri Lévy décroche la timbale témoignait qu'il était bien cet « *intellectuel médiatique* » – celui dont l'impact personnel, via les médias, importe plus que son œuvre même – qui intéressait Philippe Cohen. Pour ces raisons, la biographie de BHL est pour moi un livre de grande actualité et qui, par ses aspects sociologiques et médiologiques, embrasse bien plus que le personnage qu'elle portaiture.

**Le Monde a plus que jamais le groupe Lagardère comme partenaire. Ces livres ne vont-ils pas finir par vous poser**

**quelques problèmes avec votre actionnaire ? BHL n'a jamais caché les relations amicales qu'il a avec la famille Lagardère.**

Moi non plus. Je ne sais pas quelle aurait été la réaction de Jean-Luc à ce livre-ci. La même, je pense, que pour *La face cachée*. Je lui avais expliqué ce qu'on avait fait, pourquoi on l'avait fait, comment on l'avait fait ; il avait parfaitement compris que si un éditeur digne de ce nom demande à son actionnaire l'autorisation de publier un livre, il place celui-ci devant un dilemme irrecevable : approuver le projet et s'en rendre coresponsable, ce qui n'est pas souvent souhaitable, ou dissuader l'éditeur, ce qui revient à rompre le pacte d'autonomie qui les lie. A chacun donc d'assumer ses responsabilités, ce que je fais. De même, j'ai bien sûr averti Arnaud Lagardère de la parution du livre sur BHL, et il a eu en mains un des tout premiers exemplaires. Mais je trouve particulièrement choquant que Bernard-Henri Lévy puisse dire dans *L'Express* : « *Il est étrange qu'un livre comme celui-là paraisse dans une maison qui fut celle de Jean-Luc Lagardère...* » Il fait passer la notion de propriété au sens boursier avant celle de liberté éditoriale. Cela semble montrer que, dans sa tête, si la fortune est un gage de liberté pour lui-même, comme il le dit, il en priverait volontiers les non-propriétaires. Heureusement, un certain capitalisme moderne et éclairé a >>>

ouve  
culièrement  
uant que  
ard-Henri  
puisse dire

ress : « Il est  
ge qu'un  
comme  
là paraisse  
une maison  
t celle de  
Luc  
rdère... »  
passer la  
n de  
riété au  
boursier  
c celle de  
é  
riale. »

**«Il est deux signes de vitalité qui ne trompent pas: quand on s'amuse encore en travaillant, et qu'on ne cesse pas de se faire de nouveaux ennemis.»**

**Claude Durand,  
P-DG de Fayard**

>>> rompu avec cette conception archaïque du pouvoir de l'argent.

**Comme Bernard-Henri Lévy dans les années quatre-vingt, vous vous retrouvez, à votre tour, président de la Commission de l'avance sur recettes. C'est un vrai lieu de pouvoir, non ?**

C'est indiscutablement un lieu... d'influence. Un de mes éminents prédécesseurs est un éditeur de grande qualité : Christian Bourgois. Le ministre de la Culture et de la Communication et Mme Catherine Colonna, directrice générale du CNC, m'ont proposé cette mission et il se trouve que cela correspond à quelque chose qui compte beaucoup pour moi. Mes rapports avec le cinéma sont anciens, je dirai même enfantins. Mon vieux père, qui vit encore, a travaillé toute sa vie chez Kodak et ramenait à la maison des bobines de films en 8 mm. Mon enfance d'après-guerre a été égayée de projections de Mickey Mouse et de Laurel et Hardy projetés sur le mur de la cuisine. Enseignant, j'ai commencé ensuite à réaliser des courts-métrages avec Jean Cayrol. Produits par de grands producteurs comme Anatole Dauman, Pierre Braunberger, ils ont été montrés dans des festivals. Ensuite – et c'est un bon souvenir, puisque c'est là que j'ai connu ma femme –, j'ai tourné avec Cayrol un long-métrage à Bordeaux en 1965, en noir et blanc, qui s'appelait, comme le roman de Marguerite Yourcenar, *Le coup de grâce*. On avait une distribution aussi enviable que prestigieuse : Michel Piccoli, Danielle Darrieux, Emmanuelle Riva, Olivier Hussenot... Nous fûmes conseillés durant le tournage par un excellent professionnel, Jean Herman, alias Jean Vautrin, prix Goncourt, devenu un auteur et un ami intime. Puis j'ai dû chercher une situation plus stable, Paul Flamand m'a engagé au Seuil et je suis devenu un monomane du livre. Cela dit, longtemps je suis resté un cinéphile acharné. Ces dernières années, j'ai eu moins le loisir d'aller en salles, mais cela me manquait. Y compris sur le plan professionnel où les synergies entre l'édition et l'audiovisuel ne cessent de croître.

**Alors qu'on sait que Michel Houellebecq, désormais auteur Fayard, prépare un film, cette double casquette ne va-t-elle pas être gênante ? Ne peut-on penser que vous avez là les moyens d'aider à sa production ?**

Il y a dans le fonctionnement de la Commission des règles déontologiques très strictes que je serai le premier à appliquer à moi-même. Auriez-vous posé ce genre de question à tel ou tel de mes prédécesseurs lié à une comédienne célèbre ?

**Tout cela est un hasard total ?**

Je ne pense pas du tout que le fait que Houellebecq se prépare à adapter son roman au cinéma ait le moindre rapport avec la décision de me porter à la présidence de la Commission, ni d'ailleurs avec ma décision d'accepter. La seule chose qu'on puisse déduire de tout cela, c'est que j'ai depuis toujours un goût aussi prononcé pour l'image que pour les mots.

**Où en est le prochain roman de Michel Houellebecq ? Avez-vous lu quelque chose ?**

J'attends le manuscrit achevé pour le mois de mars.

**Et s'il n'y avait pas de livre ?**

Oh si, il y aura un livre, et même un gros livre, qui sortira en principe fin août, pour la rentrée littéraire.

**On annonce déjà que la rentrée littéraire de Fayard sera assez mince pour faire toute la place à Michel Houellebecq. Il est vrai que ce ne sera pas facile, pour les autres auteurs, d'exister à côté de ce « blockbuster »...**

La rentrée 2005 de Fayard sera tout à fait normale : une douzaine de titres, comme l'an passé. Face à un phénomène Houellebecq, il y a deux attitudes : les angoissés diront qu'il va écraser le reste ; les optimistes, dont je suis, qu'il attirera l'attention sur la production de la maison et

aura un effet d'entraînement sur les autres titres. A chacun selon son idiosyncrasie.

**On dit que vous espérez très fortement obtenir le Goncourt pour ce livre ?**

Je ne fais aucun pronostic. J'écoute ce que disent les jurés eux-mêmes : ce ne sont pas les éditeurs qui font les prix... Cela ne m'empêchera pas de garder ma liberté de parole sur ce rituel saisonnier que je regarde un peu comme les arbitres de touche sur un stade : je vois tout, mais des bords du terrain.

Michel Houellebecq a-t-il besoin d'un prix, ou pas ? Tel ou tel jury a-t-il besoin de couronner un écrivain comme Houellebecq, ou pas ? Ce n'est pas à moi de le dire.

**En tout cas, vous avez déclaré il y a quelques années dans nos colonnes que vous partiriez le jour où vous auriez le Goncourt... Est-ce toujours d'actualité ?**

Partir en vacances, sûrement ! Vous savez, dans ce métier, on est happé par l'avenir. C'est dur de décrocher quand on a en main des centaines de projets qu'on aimerait voir venir au jour. En outre, je suis assez scrupuleux vis-à-vis de ce qu'on me confie : il aurait été impensable pour moi de partir sans assumer mes responsabilités alors que planait la menace de « grands procès » avec *Le Monde* (je vous rappelle qu'ils étaient prévus pour l'automne dernier). Et puis, vous savez les vertus de l'esprit de contradiction : les cabales, les tentatives de déstabilisation vous incitent à rester alors que vous vous apprêtez peut-être à prendre la porte... Sans compter que, maintenant, nous voici avec des problèmes de logement à résoudre...

**Justement, on a du mal à vous imaginer rue du Montparnasse où Fayard doit se transporter avant l'automne 2005...**

Pourquoi ? Nous allons nous installer, entre la Coupole et le Lutetia, toujours dans le VI<sup>e</sup> arrondissement, dans un immeuble autonome où nous serons enfin tous rassemblés. En plus, il y a ascenseur et climatisation : excellent pour le troisième âge !

**Mais chaque année votre départ nourrit des rumeurs tenaces...**

Je ne me l'explique pas très bien. Est-ce parce que je ne suis ni me sens « programmé » ? Je reconnais que ce n'est probablement pas facile tous les jours pour tout le monde. Et, si on en a assez de moi, je reconnais à chacun le droit de me le faire sentir ! Mais j'ai la faiblesse de croire que la question est davantage agitée à l'extérieur de la maison qu'à l'intérieur... La perspective d'un départ regarde à des degrés divers mes proches et mon médecin, bien sûr aussi mes actionnaires, les auteurs fidèles et mes collaborateurs, qui sont aussi des amis. Pour moi, la question se pose en fait ainsi : qu'est-ce que la vieillesse, dans nos métiers culturels ? Quand on a fait son temps, quand on se trouve en décalage avec l'époque (je ne dis pas en opposition, ni même en réaction : ce sont encore des façons d'être « avec »). En somme, quand on se survit. Là est le signal qu'il faut sans doute battre en retraite.

**Est-ce qu'on s'en aperçoit ?**

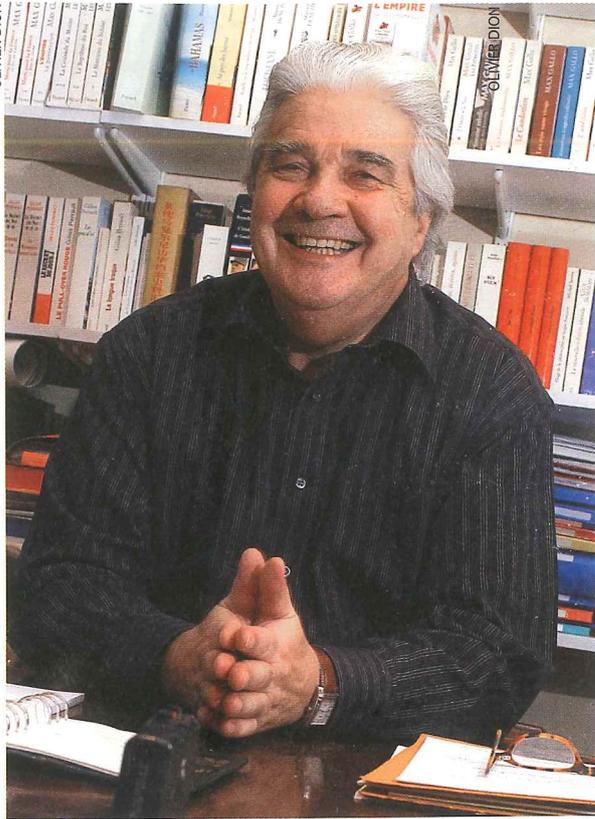
Il est deux signes de vitalité qui ne trompent pas : quand on s'amuse encore en travaillant, et qu'on ne cesse pas de se faire de nouveaux ennemis.

**L'évolution du marché du livre et de l'édition, pourtant, n'a pas toujours l'air de vous amuser.**

On peut s'amuser à tenter de freiner des évolutions qu'on juge déplorables. Cela peut paraître paradoxal de la part de quelqu'un qui a été assez contestataire toute sa vie, mais quand on se met à être, disons, « conservateur » au sens écologique du terme – pour préserver une manière de faire, et donc une manière d'être –, on peut encore se sentir « vert » à toutes les acceptations du mot.

**Vous déconcertez aussi beaucoup en publiant sous la même bannière aussi bien des ouvrages de référence, comme le nouveau volume de l'Histoire de la littérature russe de Georges**

ne  
pêchera  
de garder  
certé de  
e sur ce  
saisonnier  
rix que je  
de un peu  
ne les  
es de  
e sur un  
: je vois  
mais des  
e du  
n.»



« Nous allons nous installer, entre la Coupole et le Lutetia, toujours dans le VI<sup>e</sup> arrondissement, dans un immeuble autonome où nous serons enfin tous rassemblés. En plus, il y a ascenseur et climatisation : excellent pour le troisième âge ! »

**Nivat, que des ouvrages *people* comme le livre de Catherine Allégret. Pouvez-vous définir la ligne éditoriale de Fayard ?**

Fayard est une grosse maison de littérature générale qui publie 100 % de nouveautés. Le noyau dur de notre production nous permet de constituer un fonds, que ce soit en sciences humaines, en histoire, en musicologie, en littérature étrangère, etc. Nous avons par ailleurs développé un secteur de romans populaires et, depuis quelques années, un secteur littéraire, vital pour une maison comme celle-ci. Nous n'avons pas vocation à devenir un clone des Puf. Pour assurer nos équilibres, nous avons également besoin de documents d'actualité, de best-sellers qui sont parfois, c'est vrai, des livres qu'on ne s'attendrait pas forcément à trouver dans notre vitrine. C'est que, souvent, les motifs de leur publication échappent à l'observateur peu averti. Dans le cas de Catherine Allégret, dont j'ai édité la maman, c'est d'abord une histoire d'affection et de fidélité. J'ai publié deux bons romans d'elle chez Stock. Elle sait écrire et il n'y a pas moins *people* que Catherine. Et j'ai de bonnes raisons de penser que je n'ai pas eu tort de publier son témoignage.

**Qu'est-ce que vous ne publieriez pas ?**

Bien des choses. En politique, à l'évidence, quelqu'un comme Jean-Marie Le Pen, même s'il exprime ses insanités dans un français châtié. Ou, en son temps, un Georges Marchais qui trouva pourtant à se faire éditer sous la même marque que BHL. Je pense que je n'irais pas jusqu'à publier non plus certains animateurs débiles du petit écran. Sur ce plan, je crois néanmoins qu'il faut parfois se montrer indulgent. Ça et là, les fins de mois, pour d'aucuns, peuvent être difficiles. Je me méfie d'une certaine tartufferie du milieu... Ainsi, quand certains employés de librairie font la fine bouche devant des livres qu'ils vendent on ne peut mieux, je dis : « Trêve de postures avantageuses ! » Si de tels ouvrages permettent de publier des choses plus ardues, des écrivains inconnus, qu'on s'abstienne de trop mêler le commerce et la critique !

**Vous allez encore surprendre en publiant en février les Mémoires de Gérard de Villiers, l'auteur des SAS, qui se fait un plaisir d'en rajouter dans la provocation et la vulgarité.**

Il m'est arrivé de voir présentés positivement ici ou là

des livres qui, sous couvert de littérature, n'étaient pas seulement vulgaires, mais scatologiques... Pour moi, Gérard de Villiers est un personnage des antipodes, mais qui représente quand même quelque chose : non seulement il vend des dizaines de millions d'exemplaires, mais c'est un intrépide romancier de terrain qui court d'Irak en Ukraine en passant par l'Indonésie. Si on publie sans broncher des confessions de maquerelles ou de grands malfrats, je ne vois pas pourquoi je ne publierais pas les souvenirs d'un grand aventurier du roman d'espionnage pour la raison que nous ne votons sans doute pas pareil... **Après San-Antonio, vous n'avez pas en arrière-pensée l'idée de récupérer les SAS ?**

On ne me l'a pas proposé.

**Où en est Pauvert, en sommeil depuis le départ de Maren Sell ?**

Son activité va reprendre progressivement en renouant avec sa ligne d'origine, la transgression, l'érotisme, mais sans responsable à temps plein pour l'instant.

En revanche, avant l'été, nous allons faire renaître Fayard Noir avec la collaboration de Patrick Raynal, l'ancien responsable de la « Série noire » chez Gallimard. Ce sera pour moi une façon de réparer la bévue que j'ai commise il y a une vingtaine d'années en me séparant de François Guérif : les contrôleurs de gestion ne comprennent pas toujours qu'une réussite découle parfois d'une apparente erreur commise avec assez de constance. En l'occurrence, j'avais suivi un mauvais conseil.

**N'êtes-vous pas saisi d'une sorte de boulimie qui vous pousse à attraper tout ce qui passe à votre portée : livres, auteurs, directeurs de collection ?**

Cet appétit qui vous effraie peut-être est un signe de bonne santé pourvu qu'on ait par ailleurs le courage d'abandonner à temps ce qui n'a pas tenu ses promesses. Ce qu'à tort ou à raison nous avons fait diversement avec Mazarine, Le Pommier, Le Sarmant. Quand ça marche, en revanche, on garde et on développe. C'est le cas de Mille et une nuits qu'anime Sandrine Palussière, dont je suis très satisfait. La marque gagne maintenant de l'argent, en dehors même du succès de *La face cachée du « Monde »*, et son image s'est bien affirmée.

**Quels sont les résultats de Fayard en 2004 ?**

La maison reste bénéficiaire, malgré une chute du chiffre d'affaires de plus de 20 % par rapport à l'année exceptionnelle que fut 2003 qui, avec *La face cachée du « Monde »* et six autres livres à plus de 100 000 exemplaires, dont celui de Nadine Trintignant, avait progressé de plus de 30 % sur l'exercice précédent.

**Que pensez-vous de la crise que traverse Le Seuil ?**

Pour moi qui ai travaillé au total près de vingt ans pour cette maison, le spectacle qu'elle a donné suscite une certaine désolation. Mais, dans le même temps, je n'accablerai pas, comme certains, sa direction actuelle. On a besoin d'un Seuil restauré et raffermi dans le paysage éditorial français et je souhaite que ses responsables réussissent. Par ailleurs, j'ai de l'amitié et la plus vive estime pour Olivier Cohen, que je connais bien puisqu'il a travaillé ici, et il incarne à mes yeux une chance pour cette belle maison bien malmenée et ébranlée.

**Le Salon du livre mettra à l'honneur la littérature russe, dont le fonds est de plus en plus important chez Fayard. Soljenitsyne sera-t-il le présent ?**

Non, car à quatre-vingt-six ans, il n'est plus à même de voyager comme il le faisait naguère. Mais il sera là par son nouveau livre, la suite de ses Mémoires, qui se situent entre le début des années 1980, avec le voyage de Bernard Pivot dans le Vermont et son fameux reportage sur la vie de l'écrivain en exil, et 1994, date de son retour dans la mère patrie.

« Ça et là, les fins de mois, pour d'aucuns, peuvent être difficiles. Je me méfie d'une certaine tartufferie du milieu... Ainsi, quand certains employés de librairie font la fine bouche devant des livres qu'ils vendent on ne peut mieux, je dis : « Trêve de postures avantageuses ! » »